

Une population méconnue du Viêt-Nam : Les Tai Lu

À propos de Vũ Khánh (chief ed.), 2012,
Người Lự / The Lự in Vietnam,
Hanoi, VNA Publishing House, 168 p.

Grégoire Schlemmer

L'objectif de cet article est de dresser, à l'occasion de la publication de *The Lự in Vietnam*¹, un bref état des lieux de nos connaissances concernant les Tai Lu du Viêt-Nam. Il s'agit donc de présenter cet ouvrage, mais aussi de débattre des thèmes qu'il aborde, au besoin en utilisant d'autres travaux pour les appuyer ou les contester.

VNA Publishing House a en effet récemment publié une série de livres portant sur différentes ethnies du Viêt-Nam. Ont été publiés, à ma connaissance, des ouvrages sur les groupes hani, nung, lolo, phula, la chi, yao, hmong, pa then et lu. Quarante ans après la série des trois numéros spéciaux d'*Études vietnamiennes* intitulés « Données ethnographiques », on trouve ainsi à nouveau des publications à caractère ethnologique de chercheurs vietnamiens publiées dans une langue occidentale (mais, du français, nous sommes passés à une publication bilingue anglais-vietnamien). La manière d'organiser l'ethnographie de ces ouvrages paraît avoir peu changé depuis la publication des trois volumes d'*Études vietnamiennes*. On retrouve un même type de plan en grandes rubriques imposées, quelle que soit la population : origine, histoire et distribution de la population, villages et maisons, costumes et bijoux, cuisines,

1. Aucun nom d'auteur ne figure sur la couverture ou sur la page de titre, où seul apparaît le nom de la maison d'édition CNA Publishing House (Nhà Xuất Bản Thông Tấn, en vietnamien). C'est seulement à l'avant-dernière page qu'il est fait mention d'un « chief editor » du nom de Vũ Khánh — ce qui laisse à penser qu'il y a d'autres contributeurs dont les noms ne sont toutefois pas cités. Dans la suite du texte, faute de pouvoir être plus précis, j'emploierai donc pour des raisons pratiques la formule « l'auteur » de façon générique.

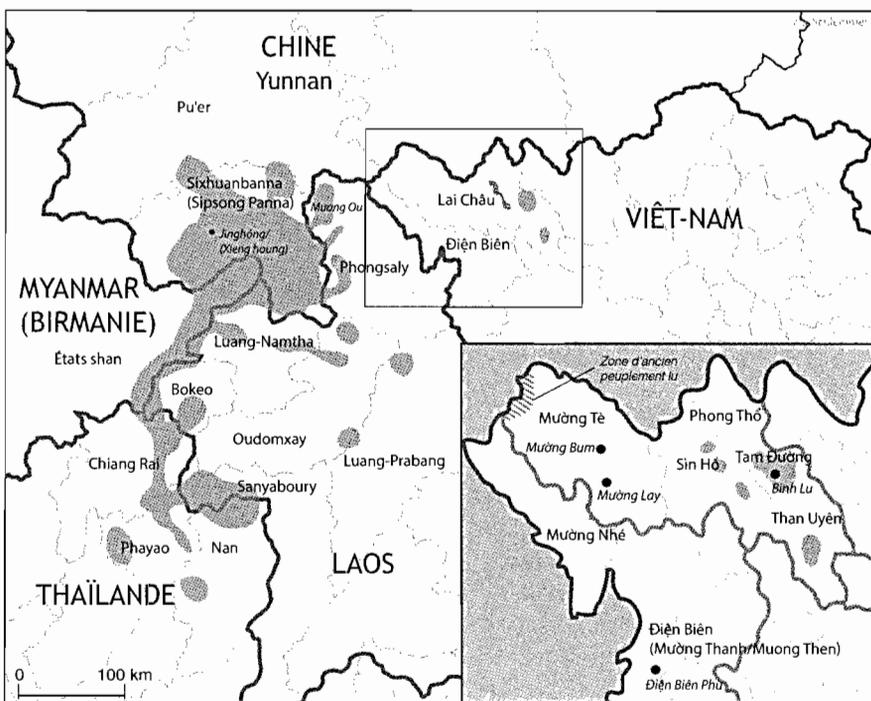


Fig. 1. Présence tai lu en Asie du Sud-Est

festivals, rituels et jeux traditionnels, mariages et funérailles. Ces rubriques, ainsi que la volonté de présenter tous les groupes ethniques du pays selon des catégories identiques, rappelle la volonté classificatrice et intégratrice de l'ethnologie de type soviétique. Les groupes ainsi présentés deviennent comparables en tout point, leurs variations ne portant que sur des détails formels, avant tout esthétiques, qui viennent enrichir la diversité culturelle du pays. Dans cette logique, les données sociales et politiques, qui complexifieraient singulièrement ce tableau irénique, sont quasi absentes de ces ouvrages. Cette vision ressort d'ailleurs dans l'ouvrage portant sur les Lu : le livre annonce en effet « présenter les caractéristiques culturelles originelles de la communauté lu, mais aussi confirmer leur contribution à la culture vietnamienne » (Vũ 2012, 9). Si les articles d'*Études vietnamiennes* étaient ethnographiquement plus riches, il faut reconnaître que le public visé par ces récentes publications n'est pas spécialisé : il s'agit avant tout de livres de photos pour, peut-on supposer, un public de curieux (même s'ils ne sont tirés qu'à 500 exemplaires). Les photos sont effectivement nombreuses, instructives et de relativement bonne qualité. Quant aux textes, ils restent informatifs malgré leur concision.

Avant de présenter cet ouvrage consacré aux Tai Lu, précisons d'abord l'intérêt d'un ouvrage grand public de photos portant sur cette population de quelques milliers

de personnes seulement ne se répartissant que dans trois districts de Lai Châu². Relevons qu'il s'agit, à ma connaissance, du premier ouvrage portant sur les Lu du Viêt-Nam³. Et s'ils ne forment qu'une infime minorité du demi-million de Lu, leur connaissance éclaire l'influence des conditions économiques, politiques et culturelles, locales et nationales, sur les communautés lu. Les Lu se caractérisent en effet par le caractère transnational de leur peuplement. Leur aire d'habitat s'est retrouvée divisée entre cinq pays après le jeu d'influence coloniale entre Français et Anglais et la fixation des frontières nationales à la fin du XIX^e siècle⁴. La situation des Lu dans chacun de ces pays vient ainsi enrichir le débat sur l'ethnicité lu, un débat lancé par Moerman (1965, maintenant un classique des études sur l'ethnicité), continué par Keyes (1992) et Cohen (1998) et qui a en retour orienté le regard porté sur les Lu occupant leur habitat d'origine (Hsieh 1995).

-
2. Cette communauté compte 5 600 membres (d'après le recensement national vietnamien de 2009), répartis dans les districts de Sin Hô, Phong Thổ et Than Uyên. Les sources françaises comptabilisent un nombre à peu près identique de Lu en 1950, effectivement présents dans les régions de Sin Hô et de Phong Thổ (soit les environs de Sappa et Binh Lư) mais celle de Than Uyên n'est pas nommée, tandis qu'un peuplement lu est mentionné vers Mường Tè et la haute vallée de la Nam Ma, zone frontalière avec le Laos et la Chine (Leporte 1928, 72 ; Jerusalem 1952, 16). Ce peuplement frontalier était même peut-être le plus important : celui de la région de Sin Hô et de Phong Thổ aurait concerné environ 400 personnes (Abadie 1924, 99 ; Durand 1952, 196) sur un total de 6 000 (Jerusalem 1952, 16). L'auteur aurait-il oublié de mentionner la présence de Lu vers Mường Tè ? Ou ces Lu seraient-ils partis après 1952 ? Si c'est le cas, seraient-ce eux qui seraient allés dans la région de Than Uyên ? Il semble en tout cas qu'ils ne soient pas partis au Laos (aucun des nombreux anciens interrogés à Phongsaly n'a fait mention de l'installation ou du passage de groupements lu durant les années 1950).
 3. Je n'ai trouvé aucune référence concernant les Lu dans les quelques ouvrages d'ethnologues vietnamiens que j'ai pu consulter, ni dans la bibliographie des études tai de Bouté (2004), ni non plus en effectuant quelques recherches sur internet ; mais j'ai pu passer à côté de publications plus ou moins confidentielles.

Précisons que l'on peut trouver leur nom différemment écrit sous la forme de Tai/Thai/Tháy/Tay et Lu/Lü/Lue/Leu/Leue (et, pareillement, on trouvera les orthographes de *moeng/mường/muong/muang* pour désigner une principauté ou autre entité politique et son village de référence). Nous gardons la transcription des différents auteurs.

4. Il n'existe pas de données fiables concernant le nombre de Lu dans les différents pays qu'ils occupent. Si l'on en croit le site ethnologue.com, qui estime le nombre de locuteurs du tai lu à 690 960, ils se répartiraient de la manière suivante : 40 % en Chine, 29 % en Birmanie, 18 % au Laos, 12 % en Thaïlande et 1 % au Viêt-Nam. Ils seraient environ 280 000 en Chine selon des estimations basées sur le recensement de 2000 (en Chine les Lu ne sont pas reconnus comme tels mais inclus dans la nationalité dai) et autour de 250 000 en Birmanie (l'absence de recensement avec données ethniques ne permet pas de le savoir précisément ; estimation des sites ethnologue.com, Joshua et université Laval). Au Laos, le recensement de 2005 en comptabilise 123 000. En Thaïlande, où ils ne sont pas non plus recensés comme tels, le site ethnologue.com (en se référant à Johnstone and Mandryk 2001), les estime à 83 000, mais Grabowsky les estime à plus de 300 000 (Cohen 1998).

Présentons donc brièvement cet ouvrage, en regroupant les informations en trois points, suivant plus ou moins le plan de l'ouvrage : « origine historique » (chapitre 1), le mode de vie (chapitre 2, 3 et 4 : « hameaux et maisonnées », « costumes et bijoux », « moyens de subsistance ») et la vie religieuse (« coutumes et festivals », chapitre 5). Afin de mettre en perspective et de donner une profondeur historique à ces informations, je les recouperai avec celles de quelques ouvrages et rapports rédigés durant la période coloniale et des informations recueillies sur mon propre terrain, la province de Phongsaly, dans le Nord du Laos⁵.

Les Lu : migrants récents ou résidus d'un ancien peuplement ?

Il est classiquement admis que les Lu sont originaires des Sipsong Panna (préfecture de Xishuangbanna de la province du Yunnan selon la retranscription officielle chinoise). C'est même l'appartenance à cette entité politique qui distingue avant tout les Tai Lu des autres Tai (Lemoine 1997). Avant son appellation de Sipsong Panna (les douze « districts ») au XVI^e siècle, la région était d'ailleurs nommée Moeng Lu, le pays lu (Liew-Herres *et al.* 2012). Dans les quelques paragraphes concernant l'histoire des Lu du Viêt-Nam, l'auteur met en question ce fait, précisant que rien ne permet de l'affirmer, pour supposer un peuplement de la région de Dien Bien Phu avant les Tai noirs, soit aux environs du X^e siècle, tout en concluant que « ces suppositions restent néanmoins à être prouvées » (Vũ 2012, 15⁶).

5. Dans le cadre d'une affectation par l'Institut de recherche pour le développement à la faculté des Sciences sociales du Laos durant quatre ans, j'ai été amené à effectuer de nombreuses missions dans la province de Phongsaly sur le thème des relations inter-ethniques. J'ai ainsi pu mener une cinquantaine d'entretiens dans la moitié de la quarantaine de villages lu de la province, données croisées avec celles issues d'ouvrages, rapports et archives de la période coloniale. Le caractère assez confidentiel de ces sources et leur accès parfois difficile justifient, je pense, le détail d'informations ici fourni. Afin d'alléger la lecture du texte principal, le détail de ces informations est néanmoins placé en note.

6. L'auteur précise (Vũ 2012, 15) :

Dans le monde, les Lu sont reconnus par de nombreux spécialistes comme originaires des Xishuangbanna (la province du Yunnan, en Chine, la plus au sud-ouest), à seulement 200 km de Mường Thanh (Điện Biên Phủ) à vol d'oiseau. Rien ne permet d'affirmer que les Lự de Lai Châu, Viêt Nam, sont les descendants des Lự des Xishuangbanna ou non.

Et il est mentionné (Vũ 2012, 15) que les Lu :

résidèrent à Điện Biên Phủ avant que les Thái noirs (Táy Dăm) ne vinrent en ce lieu. Beaucoup croient que la citadelle Sam Mứn (Tam Vạn – Trente Mille, de nos jours Bản Phủ [citadelle qui daterait du XV^e siècle]) dans le district de Điện Biên de la province de Điện Biên est un héritage des Lự.

Concernant les Lu du Viêt-Nam, les sources françaises sont unanimes pour dire qu'ils seraient venus vers 1860 des régions frontalières de l'Ouest, à la suite d'une guerre avec les « Sipsong chau thaïs », ancien terme pour désigner la fédération des principautés tai du Nord-Ouest du Viêt-Nam.

Ainsi, selon Leporte, les Lu du Viêt-Nam seraient « les descendants des familles qui ne suivirent pas les Birmans lorsque ceux-ci évacuèrent, vers 1860, la région située au Nord-Ouest de Laichau » (Leporte 1928, 116⁷). Plusieurs sources ultérieures

7. Sur cet événement, j'ai relevé deux récits divergents. Pavie (Diguet 1908, VII-VIII) explique ainsi la situation :

En 1861, le Phu de Hung-Hoa, représentant du Gouvernement annamite, ordonne aux chefs des « Sipsong chau thaïs » d'envoyer chacun cent hommes pour combattre les Français. Déovanseng, chef de Muong Lai, charge Doï Nam de conduire sa troupe. Effrayé de la mission, celui-ci s'enfuit chez les Lues. Hors-la-loi, il songe à se venger. Il guide des Birmans et des Lues qui envahissent les « Sipsong chau thaïs » et pendant six ans les dévastent, malgré les efforts de l'Annam.

Pennequin, lui aussi membre de la mission Pavie, en donne un autre récit dans son *Journal de voyage de Pennequin, Donnat et Dugast de Lai Chau à Pou Fang et à Luang-Prabang* (Pennequin 1890) :

Il y a vingt huit ans [1862] le chaù pha (chef du canton de Muong ham), envahit le territoire des sip song chu Thaïs, s'empara de Lai, Dien Bien, Tuan Chau et fut maître du pays pendant une douzaine d'années [1874] : c'est ce qu'on appelle l'invasion birmane. Liuu rinh Phuoc [le chef des Pavillons noirs], agissant au nom de l'Annam, et secondé par Deo van Tri vient de Lao Kay les combattre ; refoulé de Muong La et de Lai, les Birmans perdirent la bataille de Ban Loc, près de Muong Tung et furent chassés au-delà de Pou Phang. Le chaù Pha qui résistait à Muong houm fut cerné et s'empoisonna ; ses partisans furent massacrés. Cette longue guerre ruina le pays.

Quoi qu'il en soit, les deux récits s'accordent sur la période et l'origine des Lu. Lefèvre-Pontalis précise même que c'est vers Muong Cha, région actuellement à la frontière entre le Laos et le Viêt-Nam, que vers 1860, les Tai blancs de Lai Chau « eurent leur première rencontre avec les Birmans envahisseurs guidés par des Leus et même par quelques Thaïs » (Lefèvre-Pontalis 1891). Il ajoute que c'est le long de cette ancienne frontière entre Lu du Panna de Muong Ou (l'actuel nord de Phongsaly) et les Tai blancs de Muong Lai que :

les chefs thaïs de Muong Lai et les chefs leus de Muong Hou se rencontraient autrefois, à époque fixe, pour traiter de leurs affaires et pour boire ensemble l'eau de l'amitié. Cet usage a complètement disparu, à la suite de longs troubles qui ont bouleversé les deux pays.

Certaines familles tai blanc de la région, comme ceux de Muong Te, près de Muong Cha, seraient en fait des Tai blancs « venu[s] de vers le delta il y a au moins 4 générations pour occuper des terres délaissées suite à la guerre Lu » (Cogniard 1890).

s'accordent sur cette venue relativement récente⁸. Notons que Cogniard et aussi Rispaud (Rispaud 1933, 143 et 147) mentionnent plus précisément à propos des Lu de la région de Lai Chau, qu'il qualifie d' « anciens soldats mercenaires », qu'ils venaient de muong Ou. Muong Ou (aussi écrit U, Hou) correspond à l'actuel district septentrional de la province laotienne de Phongsaly (Nyot Ou), mais formait — jusqu'à son rattachement au Laos français, en 1895 — l'une des unités territoriales (*panna*) des Sipsong Panna. L'hypothèse peut être appuyée par le fait que, parmi les différents noms que se donnent les Lu du Viêt-Nam relevés par l'auteur, l'on retrouve celui de Tháy U (Vũ 2012) : soit, peut-on supposer, les habitants de (muong) Ou (les autres termes mentionnés étant Tháy Hùng — peut-être de Xieng Houng, ancienne capitale des Sipsong Panna — et Tháy Sín — peut-être de Muong Sen, un ancien muang tai situé dans Phongsaly, à la frontière du Viêt-Nam, mais aujourd'hui disparu). Les Lu du Viêt-Nam seraient donc bien, d'après les sources françaises, directement issus de cette ancienne principauté.

Dans l'ouvrage *The Lự in Vietnam*, l'histoire d'une présence lu plus ancienne au Viêt-Nam est donc un élément nouveau, totalement absent des sources françaises de l'époque coloniale. L'on retrouve ces allégations dans plusieurs écrits vietnamiens (Đặng *et al.* 2010⁹, page web gouvernementale présentant les Lu sur le site ubdt.gov.vn) ou sur le Viêt-Nam (Doling 2010, 18-20¹⁰) et elles vont dans le sens de

-
8. Un seul auteur évoque un peuplement lu antérieur à ces mercenaires, qui aurait périclité à cause de combats (Anonyme 1901). Il mentionne en effet à propos de cette région frontière alors dépeuplée que :

sans remonter bien loin, les Thaïs se souviennent encore du temps où ces vallées étaient peuplées de Leus venus des Sip-song-Pan-Na. Leurs villages florissaient, nombreux et riches, et ils cultivaient d'abondantes rizières. Même, ils s'étaient constitués en royaume indépendant, avaient nommé un [chef] Tiao-fa et construit leur capitale sur les bords du Nam-ma. Vers 1868, ils entreprirent de réduire en esclavage les Hounis, leurs voisins, furent battus à plusieurs reprises et durent s'enfuir. Leur Tiao-fa mourut à Muong-tè en 1870.

9. L'auteur écrit (Đặng *et al.* 2010, 166) :

Probablement originaires de la région de Xizhuangbanna (Chine), ils ont émigré au Viêt-Nam depuis longtemps. Au début, ils occupaient la région aujourd'hui appelée Điện Biên et vivaient au sein de la communauté Bạch Y venue au Viêt-Nam dès le 1^{er} siècle de notre ère. Aux XI^e et XII^e siècles, les Thái Noirs qui arrivent dans cette région remarquent déjà la fameuse citadelle Xam Mứn (Tam Vạn) construite par les Lự. Vers la fin du XVIII^e siècle, les Lự sont attaqués par les Phê venant du Myanmar et chassés de Mường Thanh [muong Then] et de Tuần Giáo (Điện Biên). Certains groupes viennent s'installer dans la région de Phong Thổ, Sìn Hồ.

10. Doling mentionne un important royaume lu de Mường Thanh (comprenant l'actuelle province de Điện Biên Phủ ainsi qu'une partie des provinces laotiennes de Phongsaly et Luang-Prabang) au IX^e siècle (Doling 2010, 17-21). Ces Lu auraient été chassés par les Tai Dam de la confédération de Bồn Man au XIII^e siècle, avant de reprendre à nouveau cette région au XV^e siècle, d'où ils auraient été finalement définitivement chassés vers le milieu du XVIII^e siècle par des bandits chinois. Doling ne cite néanmoins aucune source (contacté, il n'a pas pu retrouver ces documents appuyant ses propos, mais je le remercie de sa coopération).

J. Chamberlain (1992), pour qui le Nord-Ouest du Viêt-Nam serait la région d'origine des Lu¹¹. Malheureusement, aucun des documents mentionnés ne cite de source appuyant ces propos¹².

Mode de vie et organisation sociale — et ce que peuvent révéler quelques pompons

Bien plus que sur l'histoire, l'ouvrage s'étend sur les éléments de la culture matérielle. La plupart des éléments décrits — la maison, le village, la cuisine — ont un intérêt ethnographique limité pour notre propos, du fait qu'ils ne sont pas spécifiques aux Lu. L'ouvrage confirme ainsi que les Lu mènent un mode de vie qui est celui de tous les groupes tai de la région : ils pratiquent la riziculture de riz gluant inondée, l'élevage, la pêche et le tissage, et qu'ils vivent sur des maisons sur pilotis. Il en va de même de certaines pratiques sociales bien connues, telle que l'installation du gendre chez son beau-père, après la demande en mariage et jusqu'à la naissance d'un enfant, suite à quoi le mariage est célébré et le couple part vivre au moins un temps chez les parents du marié. D'autres pratiques sociales, par contre, sont plus surprenantes, comme l'existence, autrefois, de familles élargies, telles qu'on les

11. Chamberlain 1992, ma traduction :

La lignée royale lu de Muang Ou à Phong Saly se prétend antérieure à la fondation de la capitale Chiang Hung [Xieng Houng, Jīnghóng] parce que les Lu migrèrent originellement à partir du Nord-Ouest du Viêt-Nam, en passant par Muang Ou avant d'arriver aux Sip Song Panna. Une preuve linguistique soutient ce mouvement d'Est en Ouest et il y a encore une population lu à Lai Châu (Viêt-Nam) aujourd'hui.

Dans cet article, Chamberlain ne cite pas ses sources, mais ses propos semblent se fonder sur une interview de l'ancien prince de Ou Neua, Chao Ong Kham, réalisée par lui en 1972 à Phongsaly, et mentionnée dans Chamberlain 1975. Il reste que la présence de Lu au Viêt-Nam ne forme pas en soi une preuve à cette allégation, qui peut être d'ailleurs aussi mythique qu'historique.

12. La mention la plus ancienne que j'aie retrouvée d'une présence ancienne des Lu dans le Nord-Ouest du Viêt-Nam provient de Cầm Trọng. Il écrit que, vers le XIII^e-XIV^e siècle, des Lu blancs (précisant en note que les Lu du Viêt-Nam se disent « noirs », par rapport aux « blancs » des Sipsong Panna, en raison de couleurs de vêtements portés), pratiquant le bouddhisme, vinrent s'installer à Muong Lay, Xo et Tè (Cầm Trọng 2004, 94-96) et que (Cầm Trọng 2004, 95) :

ultérieurement, l'appellation de Lự fut remplacée par celle de Thai Blancs, et le bouddhisme disparut en même temps. Ils conquièrent aussi un temps la région de Dien Bien Phu, où ils construisirent des pagodes. Ce n'est que vers le milieu du XIV^e siècle que la région revient dans le giron des Thai noirs.

Cầm Trọng dit se baser sur différents manuscrits tai noir qui auraient été trouvés dans le Nord-Ouest du Viêt-Nam. Il s'agit du *Táy Pú Xóc* (de Muong La) et différentes versions de *Quam tô mương* recueillies dans les années 1950. En l'absence de traductions et d'éditions de ces textes (nous n'avons que les traductions de Roux et Tran Van Chu 1954 et Chamberlain 1993, mais ces textes ne comportent pas les éléments historiques mentionnés par Cầm Trọng), il n'est pas possible de s'y référer.



Fig. 2. Costumes des Tai Lu du Viêt-Nam, en regard de ceux des Tai Lu et des Mouchi du Laos

a) Costume actuel des Tai Lu du Viêt-Nam (cliché Vū, 2012)

b) Costume des Tai Lu du Viêt-Nam dans les années 1920 (cliché Roux, 1935)

c) Costume des Tai Lu de Muong Ou dans les années 1920 (cliché Galerie Lumière des Roses)

d) Costume actuel des Mouchi de Phongsaly (cliché Grégoire Schlemmer)

On remarquera que le costume féminin des Tai Lu du Viêt-Nam a peu évolué sur un siècle et ressemble fortement à celui des Mouchi du Laos. La coiffe se distingue toutefois clairement de celle des Tai Lu de Muong Ou, à l'époque où ces derniers la portaient encore.

connaissait notamment chez les Hmong, la règle du mariage préférentiel avec la cousine croisée matrilatérale (ce qui semblait dans la région une spécificité khmu), ou l'importance de l'oncle maternel (*lúng ta*) lors des mariages, de l'inauguration de la maison et des funérailles (Vũ 2012, 27), comme chez les Tai Dam. La seule information concernant l'organisation politique antérieure à l'époque socialiste est que les villages (*bản*) étaient organisés en canton (*mường*), dont les chefs étaient nommés *phia, tạo* ou *chào mường* — tandis que les chefs de village étaient nommés *chào bản, nai bản* (Vũ 2012, 23-25), soit la même terminologie que celle des Tai (Lu et autres) du Laos. Notons enfin cette mention lapidaire de « pratiques totémiques » (Vũ 2012, 99), sur lesquelles nous aimerions en savoir plus. Elle renvoie peut-être à une organisation, aujourd'hui révolue, en groupes patronymiques, telle qu'elle est remémorée par certains anciens Lu de Phongsaly : ces derniers ont plusieurs fois mentionné l'existence de groupes de parents, exogames, associés à un interdit alimentaire (principalement un type d'animal : tigre, tortue, oiseau barbu géant — ou *megalaima virens* —, coq de forêt sauvage, etc.) dont il porte généralement le nom, comme c'est le cas chez les groupes tai non bouddhistes du Nord, mais aussi chez les Khmu et, anciennement, chez les Lao de Phongsaly.

Concernant l'apparence corporelle, l'on notera la pratique, apparemment encore actuelle, du laquage des dents en noir — une pratique qui s'est perdue chez les Tai du Laos, de Chine et de Thaïlande. De manière surprenante, il n'est fait aucune mention de tatouages. Ils étaient pourtant fréquents chez les hommes lu des autres régions, qui avaient l'habitude de se tatouer la totalité des jambes (Lagoeyte 2002). Le tatouage se serait-il arrêté après leur venue ? Le costume (qu'il soit actuel, fig. 2a, ou ancien, fig. 2b), aussi, reste assez différent de celui autrefois porté par les Tai Lu de Phongsaly (fig. 2c¹³). Les coiffes des femmes, mais aussi leurs boucles d'oreilles et certains ornements (tels les pompons de tissus colorés) ressemblent très fortement à celles que portent les Mouchi¹⁴. Les Mouchi ne tissant pas, ils achètent aux Lu (et aux Tai Yang) des environs les tissus utilisés pour leurs coiffes. Les Lu ne portant pas ces coiffes, je m'étais étonné du fait qu'ils produisent ce type de tissu uniquement pour les Mouchi (fig. 2d). Mais ces derniers disent être venus de muong Ou vers la seconde moitié du XIX^e siècle. L'on peut donc supposer que les Mouchi achetaient aux Lu de muong Ou les tissus qui ont formé leurs coiffes, coiffes qu'ils ont continué à porter, ainsi que les Lu ayant migré au Viêt-Nam, tandis que les Lu de Phongsaly cessèrent de les porter, ne les tissant plus que pour les vendre. Ce fait tend à nouveau à étayer l'hypothèse d'une venue relativement récente des Lu au Viêt-Nam, qui seraient issus de (ou se seraient installés au moins un temps à) Muong Ou.

13. Voir aussi la photo d'une Lu de « Pa-Pé » planche XXVIII dans Abadie 1924, 92.

14. Les « Mouchi » (dont l'endonyme est Vanyeu) forment un groupe de langue tibéto-birmane assimilable à l'ensemble hani, d'environ 2 500 personnes réparties dans sept villages localisés dans les districts de Boun Tai et de Samphan, au centre de la province de Phongsaly.

Maintien du port du costume et du laquage des dents, construction des maisons à l'ancienne, etc., tous ces éléments laissent penser que les Lu du Viêt-Nam forment une communauté peu intégrée à la société dominante (quoi qu'il ne faille pas négliger le regard sélectif du photographe, peut-être à la recherche des seules caractéristiques « traditionnelles » du groupe). L'on aurait, à ce propos, aimé en savoir plus sur les interactions avec les autres groupes, tels que les Tai (l'on repère en photo une Tai Dam venue en visite, p. 137) ou les Hmong¹⁵, notamment dans les mariages, ainsi que sur le degré d'intégration dans la société (le nombre de fonctionnaires issus du groupe en aurait été un bon indicateur). Quoi qu'il en soit, cette interaction, ici, semble faible, par rapport au Laos et à la Thaïlande où les Lu sont linguistiquement et culturellement assez proches des populations majoritaires ; ou par rapport à la Chine, où ils sont la population dominante de la préfecture autonome de Xishuangbanna (Sipsong Panna).

La vie religieuse et la question du bouddhisme

Les informations concernant la vie religieuse sont limitées, mais elles permettent de se faire une petite idée de certains de ses aspects. Le rituel le mieux décrit est celui, très répandu parmi toutes les populations de la région, que l'on dédie aux esprits du village (*xên bản*). Il a lieu en juillet, dans un pan de forêt préservé (*đồng tu sưa, pá đông*) à proximité du village, pour les ancêtres fondateurs du village ou ceux du chef, à qui l'on demande de faire tomber la pluie, de ramener les âmes égarées des buffles ou encore d'éloigner les épidémies du village, en effectuant des offrandes sur douze petits autels¹⁶. Le rituel implique une claustration villageoise (personne ne doit rentrer ou sortir du village lors du rituel), un partage de la nourriture sacrificielle de viande en parts égales et sa consommation lors d'un banquet qui est — d'après les photos, mais la chose est fréquente — uniquement masculin. L'auteur ne nous dit pas par qui il est réalisé ; peut-être le « sorcier du hameau » (*mo bản, châu bản*), seul officiant mentionné dans l'ouvrage (Vũ 2012, 25). Il est aussi dommage que rien ne soit dit sur la nature et l'origine de ces esprits du village. Chez les Lu comme chez les autres groupes tai de la région, les plus importants des différents esprits honorés lors de ces cultes sont en effet souvent des personnages historiques (anciens seigneurs locaux, fondateurs de la communauté, l'esprit de la communauté d'origine des migrants, etc.), dont la biographie aurait pu éclairer l'histoire de ces communautés (Tanabe 1988 ; Cohen 1998).

15. Durand notait que deux des cinq villages lu de la région de Bình Lư étaient mixtes avec les « Mèo » (Durand 1952, 196).

16. D'après l'auteur, ces douze autels correspondraient aux douze mois de l'année. L'on retrouve la présence de douze autels dans différents rituels à l'esprit du muang chez les Lu de Phongsaly (notamment dans les villages de Yo, Boun Neua, Navai, Ngai Neua, etc.). Je n'ai pas entendu de gens établir de liens entre les douze autels et les douze mois de l'année, mais le chiffre 12 renvoie, de manière générale, à une idée de totalité (les cycles des douze animaux, les douze traditions).

Parmi les quelques données fournies, l'auteur mentionne également les esprits de la maison (*phi hươn*), c'est-à-dire les ancêtres du maître de maison, qui reçoivent au moins un culte pour le riz nouveau (*xen kháu mới*), fin août - début septembre (Vũ 2012, 27 et 101¹⁷). Les rites aux esprits de la maison font partie, avec ceux adressés aux esprits du village, des pratiques rituelles les plus répandues dans la région. Il est par contre intéressant de noter leur persistance chez les Lu du Viêt-Nam car, au Laos, ces rites ont grandement diminué, voire disparu, suite aux campagnes « anti-superstitions » menées dans les années 1960 et 1970. Ces ancêtres sont maintenant censés n'être plus nourris qu'au temple, notamment lors de la fête *khao padap din* ; celle-ci a lieu début septembre, c'est-à-dire à la même période que la fête du riz nouveau, qu'elle vient comme remplacer (Bouté 2008). Les maisons ne sont plus censées contenir que des *thevada huan*, divinités protectrices du lieu (quoi que la distinction entre *phi huan* et *thevada huan* ne soit pas toujours très claire pour les gens). Quoi qu'il en soit, il est maintenant admis, localement, qu'une ligne de partage majeure entre les bouddhistes et les non bouddhistes est le lieu où sont nourris les ancêtres : au temple pour les premiers, dans la maison pour les seconds.

On peut alors se demander quel est le lien des Lu du Viêt-Nam au bouddhisme, ainsi qu'à l'usage de l'écriture qui lui est associé. D'autres informations mènent à ce questionnement. Il est ainsi fait mention de la prise en compte de l'horoscope lors de certaines opérations (Vũ 2012, 27), telle la construction d'une nouvelle maison : s'agit-il d'un horoscope écrit et, si oui, dans quelle langue et avec quel alphabet ? Les Lu (comme les Tai Dam et les Tai blancs du Nord-Ouest du Viêt-Nam) possèdent en effet une écriture propre, mais dont il n'est pas fait mention ici. Signalons aussi qu'à la saison sèche, il est un rituel nommé *xên só phôn* et traduit par « rain praying ritual » consistant à faire des offrandes au « maître » ou « esprit de l'eau » (*châu nặm, phi nặm*) qui retient l'eau, et en une procession qui va de maison en maison, où les participants s'arrosent, et qui finit par une grande aspersion finale à la rivière. Ce rituel évoque le nouvel an lu (aussi lao et thai), mais de manière non (ou dé ?) bouddhisée. Les informations concernant les funérailles rappellent, elles aussi, tantôt les pratiques des Lu bouddhistes du Laos, tantôt celles des populations non bouddhistes. Ainsi, il n'est pas fait mention de moines aux funérailles, ni d'ailleurs d'autres sortes d'officiants spécialisés : c'est le fils aîné qui conduit le rituel. De plus, ce rituel implique un sacrifice de buffle, relié au cercueil par un fil attaché à ses cornes, à l'instar de ce qui se pratique parmi des populations non-bouddhistes, tels les Akha de Phongsaly. Pour autant, le texte mentionne également que « les Lu bouddhistes préparent aussi

17. Notons aussi la présence de deux foyers (Vũ 2012, 27). Plusieurs populations de Phongsaly (différents groupes akha, mais aussi khmu, laoseng et phounoy) possédaient aussi un deuxième foyer, qui avait un usage exclusivement rituel, mais il fut supprimé dans la plupart des maisons suite à des luttes « anti-superstitions ». Est aussi sommairement mentionné un rite d'éloignement d'épidémies lors de claustration villageoise (*tống ha*). Il s'agit là aussi d'un rituel très répandu, quel que soit le groupe ethnique.

une maison funéraire (*coong lan*), des habits, des oreillers et des coussins pour mener l'âme du défunt à la pagode, un à deux mois après l'enterrement¹⁸ » (Vũ 2012, 145). Ces Lu sont-ils ou non bouddhistes ? L'ouvrage n'apporte que de maigres précisions sur ce point. Le bouddhisme paraît n'être présent que dans certains villages et il semble être perçu par l'auteur comme une influence des Lao, puisqu'on peut y lire : « vivant près des Lao depuis longtemps, dans certains hameaux, les Lu professent aussi le bouddhisme et construisent leurs propres pagodes (en fait des maisons sur pilotis) » (Vũ 2012, 99). Le village de référence de l'enquête (dont le nom et la localisation ne sont pas mentionnés) ne semble pas, quant à lui, posséder de temple ; il n'y en a du moins ni mention ni photo.

Sur la question du bouddhisme, les sources françaises sont, elles aussi, peu prolixes, mais s'accordent néanmoins sur la présence du bouddhisme parmi les ou des Lu du Viêt-Nam. Lunet de la Jonquièrre mentionne que les Lu « ont amené avec eux leurs bonzes et pratiquent le bouddhisme du Sud, inconnu de toutes les autres populations de ces régions » (Lunet de la Jonquièrre 1906, 202). Ce qui est confirmé par Abadie, au moins pour le village de Pa-pé, « qui possède une pagode où officient des bonzes bouddhistes » (Abadie 1924, 99). Leporte (Leporte 1928, 118) décrit les Lu comme des bouddhistes

mais apparemment, sans conviction : la plupart des villages habités par eux étant dépourvus de pagode, un coin de la case des chefs de ces villages en tient lieu. Aucun bonze parmi eux. Pour remédier à cet état de choses, les Lu de Ban Niat Tiait (secteur de Muong Boum) ont envoyé l'un de leurs jeunes gens faire ses études à la bonzerie de Muong La [en Chine].

Face à ces divergences entre les informations mentionnées dans les textes de l'époque coloniale et celles contenues dans *The Lu in Vietnam*, on peut se demander

18. À propos des funérailles, l'on apprend aussi que l'enterrement se fait dans un cimetière (*pí heo*), c'est-à-dire une parcelle de forêt où tous les morts sont regroupés ; ceci, à l'instar des Tai bouddhistes et non bouddhistes du Laos et du Nord-Ouest du Viêt-Nam (mais par contraste avec les traditions kinh (vietnamienne) et han (chinoise) qui impliquent la construction de tombes en dur, qui sont éparpillées dans les champs selon des principes géomantiques). Le mort est enterré, autrefois dans une natte, maintenant dans un cercueil, l'ensemble simplement recouvert de terre, surmonté d'une petite pierre. Le jour même, l'esprit du mort est invité sur l'autel domestique de la maison. La mention de l'enterrement, et non de la crémation caractéristique des bouddhistes, pourrait paraître un signe supplémentaire du fait que le bouddhisme a périéclité chez les Lu. Pour autant, il faut se garder de penser que la crémation est une généralité parmi les populations bouddhistes. Gaide (1902) relève que la crémation est, chez les Lu des Sipsong Panna, rare, et concerne surtout les riches. Guillemet (1921) fait la même remarque concernant les Lao. Ceci fut confirmé par mes interviews à Phongsaly et à Houaphan. Par ailleurs, des groupes tai non bouddhistes la pratiquent aussi pour les nobles, tels les Tai noirs (Maspero 1923), ou de manière plus démocratique chez des populations non bouddhistes et non tai (les Lanten et les Lolo à Phongsaly, par exemple).

si les Lu ou une partie d'entre eux auraient abandonné les pratiques bouddhiques entre les années 1930 et les années 2000. Đặng Nghiệm Vạn suppose un bouddhisme ancien qui aurait (mais quand ?) été oublié. Il écrit (Đặng Nghiệm Vạn *et al.* 2010, 168) :

le Bouddhisme que personne chez les *Lự* ne pratique plus aujourd'hui a cependant laissé de nombreux vestiges : les pagodes ; le *chầu hô* qui est l'homologue des bonzes Lao et cambodgiens [ou plutôt de *atjan vat*, le maître de la pagode, qui est un ancien moine responsable laïc de la pagode et qui dirige la plupart des cérémonies bouddhiques ; cf. Bouté 2008] ; le concept de *bun* ou événement de bon augure¹⁹.

Le tableau paraît donc confus. Il semble néanmoins vraisemblable de penser que les Lu furent bouddhistes (ceux de leur région d'origine, comme de toutes les zones de peuplement lu, le sont) et bien que le bouddhisme ait périclité et ne persiste que sous une forme assez limitée. Ceci illustrerait alors la rapidité possible du passage entre pratique et non pratique du bouddhisme (et ce, dans les deux sens), le bouddhisme se caractérisant localement avant tout comme un ensemble de pratiques se surajoutant aux pratiques non bouddhiques.



The Lự in Vietnam lève un premier voile sur la communauté des Lu du Viêt-Nam et ouvre quelques pistes de recherche. Concernant l'histoire du groupe, les données apportées paraissent assez hypothétiques. Pour l'instant, tout porte à croire que tout ou partie de ces Lu seraient issus de mercenaires venus des Sipsong Panna (via muong Ou) et se seraient implantés dans la région il y a environ 150 ans. Il s'agirait donc d'une migration récente, issue du cœur même du pays lu. Les Lu du Viêt-Nam diffèrent pourtant grandement d'avec ceux de leurs régions d'origine. Au sein de l'ensemble ethno-politique tai, les Lu se caractérisent avant tout par trois éléments principaux : le bouddhisme (qui les distingue de leurs voisins tai blanc et noir, par exemple), l'écriture (distincte de celle utilisée par les Lao et les Thaïs), et leur ancienne appartenance politique : le muang lu, ou Sipsong Panna. Les Lu du Viêt-Nam semblent ne partager aucun de ces éléments. Sont-ce encore des Lu et si oui, en quoi ? Ils le sont assurément, s'ils le disent ; en dernière instance, l'ethnicité se fonde sur un

19. Mais il laisse ensuite sous-entendre que le *chầu hô* est un personnage encore d'actualité (Đặng Nghiệm Vạn *et al.* 2010, 168) :

Si le mariage dépend de la volonté des parents, la dernière décision revient au *chầu hô*, bonze d'une secte bouddhique de la région, après consultation des horoscopes. De plus, le *chầu hô* — la plus haute autorité religieuse — préside à toutes les cérémonies du village combinant les rites bouddhistes avec diverses pratiques superstitieuses.

sentiment d'appartenance et non sur le partage de caractéristiques objectives. Pour autant, l'existence d'importantes différences entre les Lu du Viêt-Nam et ceux du Laos est un fait important à souligner. Il illustre la grande rapidité de changement et d'adaptation de ces communautés à leur environnement économique, politique et culturel. Nouveaux venus, isolés et minoritaires, le bouddhisme, l'écriture et l'organisation politique qui les rattachaient à une ancienne principauté ont décliné pour laisser place à un mode de vie plus replié sur la communauté villageoise, comme c'est le cas des populations occupant des terres contrôlées par d'autres groupes. Ceci n'est pas sans rappeler les enseignements de Leach sur la malléabilité des frontières ethniques (Leach 1954), mais aussi le cas décrit par Aymé des familles laotiennes isolées dans l'environnement pluriethnique de la province de Phongsaly (Aymé 1930, 50), ces Laotiens qui

ont délaissé le fleuve et gagné la montagne voisine; rompant peu à peu avec les riverains, ils ont brûlé et ensemencé le ray [essart] et sont devenus, par les exigences d'une vie âpre des Kha [litt. "esclave", ce terme désigne les populations inféodées aux Tai], des « Kha Lao ».

Références bibliographiques

ABADIE, Maurice

1924 — *Les races du Haut-Tonkin de Phong-Tho à Long-Son*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Challamel, 194 p.

Anonyme

1901 — « Le pays du thé et la route Lai-chau-Muong-hou », *Revue Indo-Chinoise*, n° 116, p. 1-5.

AYMÉ, Georges

1930 — *Monographie du V^e territoire militaire*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 209 p.

BOUTÉ, Vanina

2004 — « Bibliographie sur les Tai du Viêt-Nam », Nguyễn Hương, *Introduction aux Études Thai au Viêt-Nam*, Genève, Olizane, Coll. Cahiers de Péninsule, n° 7, p. 171-200.

2008 — « Cultes aux esprits et bouddhisme chez les Phoung du Nord Laos », Yves Goudineau et Michel Lorrillard (dir.), *Nouvelles Recherches sur le Laos*, Paris, Publications de l'École française d'Extrême-Orient, p. 579-593.

CẨM Trọng

2004 — « Les Thai noirs du Viêt-Nam, repères historiques », *Introduction aux études thai au Viêt-Nam*, Nguyễn Hương, Genève, Olizane, Coll. Cahiers de Péninsule, n° 7, p. 67-133.

CHAMBERLAIN, James

1975 — « A New Look at the History and Classification of the Tai Languages », Jimmy G. Harris and James Chamberlain (eds), *Studies in Linguistics in Honor of William J. Gedney*, Bangkok, Central Institute of English Language, Office of State Universities, p. 49-60.

1992 — « Review Article on Martin Stuart-Fox and Mary Kooyman, Historical Dictionary of Laos, Asian Historical Dictionaries, n° 6 », *The Journal of the Siam Society*, 80, Part 1, p. 152-156.

1993 — « The Black Tai Chronicle of Muang Mouay. Part I: Mythology », *Mon-Khmer Studies* 21, p. 19-55.

COHEN, Paul

1998 — « Lue Ethnicity in National Context: a Comparative Study of Tai Lue Communities in Thailand and Laos », *Journal of the Siam Society* 88 (1 and 2), p. 49-61.

COGNIARD (Lt)

1890 — « Journal du voyage de M. Cogniard, lieutenant au 4^e Tonkinois de Lai Chau à Pou Phang, du 3 au 24 avril 1890 de la Mission Pavie », *Archives d'Outre-Mer*, fonds INDO, Gouverneur général de l'Indochine n° 14349.

ĐẶNG Nghiêm Vạn, CHU Thái Sơn et LƯU Hùng

2010 — *Les Ethnies minoritaires du Vietnam*, Hanoi, Édition Thế Giới, 309 p.

DIGUET, Édouard

1908 — *Les Montagnards du Tonkin*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Challamel, 159 p.

DOLING, Tim

2010 — *Mountains and Ethnic Minorities: North West Viet Nam*, Hanoï, Édition Thé Giỏi, 339 p.

DURAND, Maurice

1952 — « Notes sur les pays tai de Phong-Thô », *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, 27, n° 2, p. 194-231.

Études vietnamiennes

1971 — *Données ethnographiques I*, n° 32.

1974 — *Données ethnographiques II*, n° 36.

1975 — *Données ethnographiques III*, n° 41.

GAIDE, docteur L.

1902 — « Notice ethnographique sur les principales races indigènes de la Chine méridionale (Yun-nan en particulier) et du nord de l'Indo-Chine », *Annales d'hygiène et de médecine coloniales*, n° 5, p. 449-492.

GUILLEMET, Eugène

1921 — *Sur les sentiers laotiens*, Hanoi, Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 299 p.

HSIEH, Shih-chung

1995 — « On the Dynamics of Tai/Dai-Lue Ethnicity », Stevan Harrell, *Cultural Encounters on China's Ethnic Frontiers*, Seattle and London, University of Washington Press, p. 301-328.

JERUSALEMY, Jean

1952 — *Monographie sur le pays thaï*, Rapport dactylographié, 166 p.

JOHNSTONE, P. and J. MANDRYK

2001 — *Operation World*, Wanesboro, Paternoster Lifestyle, 388 p.

KEYES, Charles

1992 — *Who are the Lue? Revisited: Ethnic Identity in Laos, Thailand and China*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology, the Center for International Studies, Working Paper, 69 p.

LAGOEYTE, Jean-Philippe

2002 — « Contribution à l'étude de la pratique actuelle du tatouage parmi les populations T'ai, l'exemple des Lues du nord Laos », *Péninsule*, 44, p. 143-166.

LEACH, Edmund

1954 — *Political Systems of Highland Burma: A Study of Kachin Social Structure*, London, Harvard University Press, xii + 324 p.

LEFÈVRE-PONTALIS, Pierre

1891 — « De Muong Lai à Muong Hou, 28 février-17 mars 1891 », *Archive d'Outre-Mer*, fonds INDO, Gouverneur général de l'Indochine, n° 14386.

LEMOINE, Jacques

1997 — « Féodalité tai chez les Lü des Sipsong Panna et les Tai Blancs, Noirs et Rouges du Nord-Ouest du Viêt-Nam », *Péninsule* 35, p. 171-217.

LEPORTE, colonel

1928 — *Monographie du 4^e territoire militaire*, doc. dactylographié, 231 p.

LIEW-HERRES, Foon Ming; GRABOWSKY, Volker and Renu WICHASIN

2012 — *Chronicle of Sipsong Panna: History and Society of a Tai Lü Kingdom, Twelfth to Twentieth Century*, Chiang Mai, Mekong Press, 406 p.

LUNET DE LA JONQUIÈRE, Étienne

1906 — *Ethnographie du Tonkin septentrional*, Paris, Ernest Leroux, 384 p.

MASPÉRO, Georges

1923 — « Les coutumes funéraires chez les Tai-Noirs du Haut Tonkin », *Bulletin de l'Association française des amis de l'Orient*, 6, p. 13-26.

MOERMAN, Michael

1965 — « Ethnic Identity in a Complex Civilization: Who Are the Lue? », *American Anthropologist* 67, p. 1215-1230.

PENNEQUIN, Théophile

1890 — « Journal de voyage de Pennequin, Donnat et Dugast de Lai Chau à Pou Fang et à Luang-Prabang, Mission Pavie, avril 1890 », *Archive d'Outre-Mer*, fonds INDO, Gouverneur général de l'Indochine, n° 14349.

RISPAUD, Jean

1933 — « Notes sur les alphabets lu du Yün-nan et les dénominations ethniques données aux T'ây », *The Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society*, Vol. LXIV, p. 143-150.

ROUX, Henri et TRẦN Văn Chu

1935 — « Tai Blancs et Tai Noirs (Tai Don ou Tai Khao et Tai Lai ou Tai Dam) », *Extrême-Asie*, 92, p. 1041-1049.

1954 — « Quelques minorités ethniques du Nord-Indochine », *France-Asie*, n° 92-93, p. 131-149.

TANABE, Shigeharu

1988 — « Spirits and Ideological Discourse: The Tai Lue Guardian Cults in Yunnan », *Sojourn* 3 (1), p. 1-25.

VŪ Khánh (chief ed.)

2012 — *Người Lự / The Lự in Vietnam*, Hanoi, VNA Publishing House, 168 p.

Grégoire Schlenmer

IRD (Urmis)